

UN AQUEDUC ALMOHADE A RABAT

Au cours de travaux municipaux entrepris à Rabat, il y a quelques années, à l'extérieur du rempart alaouide, on rencontra à quelques mètres au nord de Bab Chella, et à une assez grande profondeur, un canal en béton : on le débroya sur quelques dizaines de mètres vers l'est, puis la tranchée qui l'avait découvert fut rebouchée, et l'on ne s'en occupa plus.

En février 1922, des travaux effectués dans les mêmes parages, mais à l'intérieur de l'enceinte alaouide, rencontrèrent de nouveau ce canal, au-dessous de l'actuelle rue Bab Chella, dont il suit presque le tracé, inclinant un peu plus vers l'ouest, puis vers l'est, après un léger coude à hauteur de la grande mosquée. Les travaux l'ont encore coupé au carrefour des rues Bab Chella et Souïqa : il traverse de biais ce carrefour, et semble remonter vers la gasba des Oudaïa. Nul embranchement ne s'en détache vers la grande mosquée. Autant qu'on en peut juger, il suit la pente ancienne du terrain, dont la surface a été fort modifiée par des comblements récents (1).

Ce canal, de grandes dimensions, est en béton de remarquable qualité, composé de terre rouge fine, et de chaux en proportion considérable ; il offrait une résistance insurmontable à la pioche, et seul le coin parvint à l'entamer. C'est un béton tout à fait semblable à celui qui constitue les remparts almohades de Rabat, très différent

(1) Le sommet du massif de béton est à 2 m. du sol actuel au carrefour ; 2 m. 80 rue Bab Chella ; bien plus profond de l'autre côté des remparts.

du béton d'époque mérinide, plus grossier et moins résistant, comme celui dont sont faits par exemple les remparts de Chella.

Comme je n'ai été prévenu qu'assez tardivement de cette découverte, au moment où le canal était éventré — et de biais — sur toute la longueur des travaux, les mesures que j'ai pu prendre l'ont été dans les plus mauvaises conditions. Je ne présente celles des parois latérales que comme exactes à quelques centimètres près :

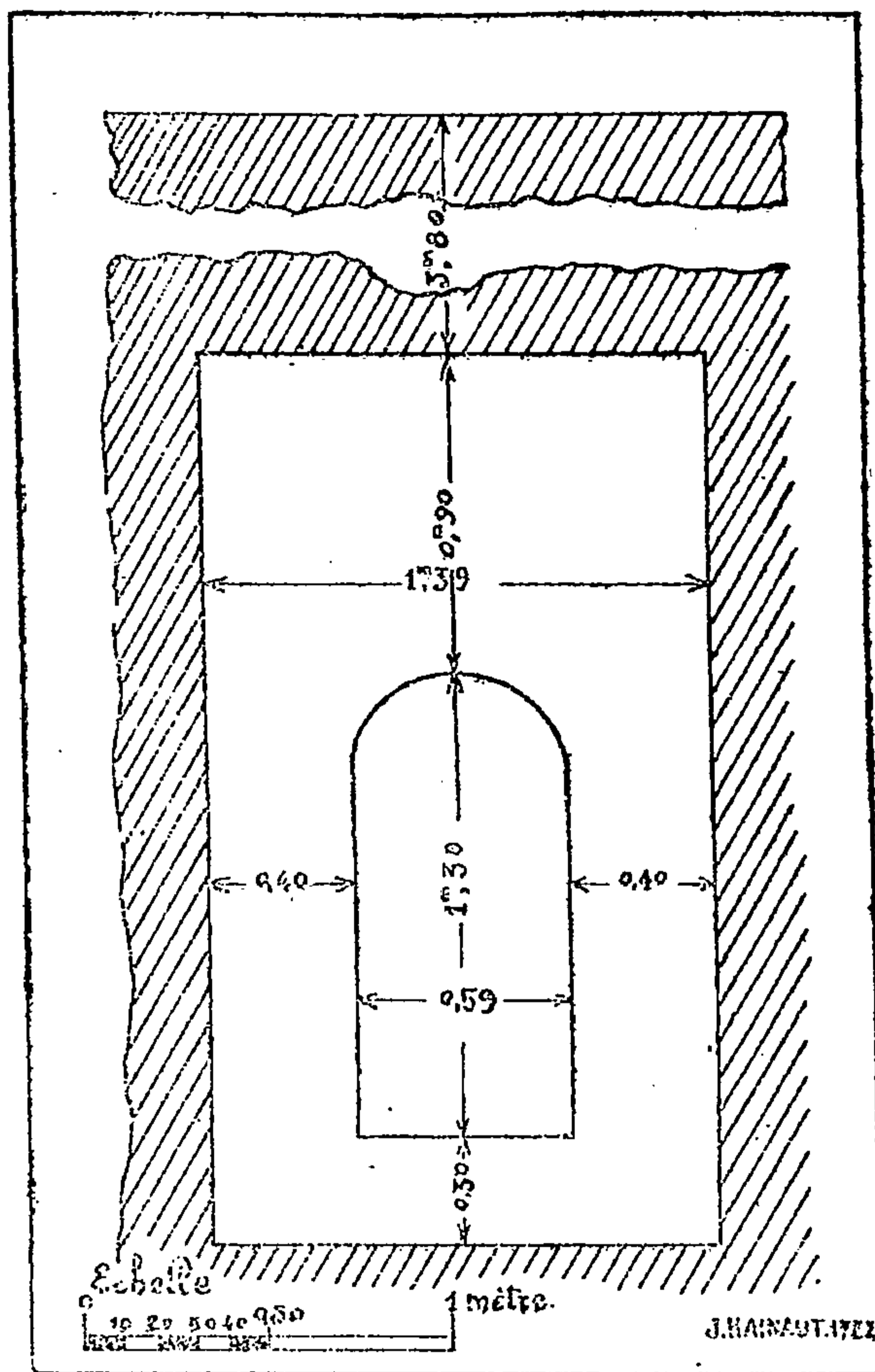
	Rue Bâb Chella	Carrefour rue Bâb Chella - rue Souïqa
Hauteur du canal.....	1 m 30	1 m 30
Largeur du canal.....	0 m 59	0 m 59
Hauteur de la voûte.....	0 m 30	
Radier.....	0 m 25 à 0 m 30	
Hauteur du béton au-dessus de la voûte	0 m 90	0 m 70
Largeur de la paroi latérale	0 m 40	0 m 63

On le voit : les dimensions du canal restent constantes, tandis que celles du massif de béton qui l'entoure varient d'un point à un autre. L'intérieur est presque comblé par une boue noirâtre, mêlée de pierres et de débris, parmi lesquels on trouve des tessons de céramique très récente; un égout, au carrefour des rues Bab Chella et Souïqa, avait déjà éventré le canal, et ses infiltrations ont contribué à le combler. A l'extérieur des remparts, ces dépôts étaient infiniment moins considérables.

Quelles que soient les différences de dimensions des parois, un fait est à noter : l'épaisseur du béton au-dessus de la voûte par rapport au radier, d'autant plus accentuée, semble-t-il, que le niveau est plus bas. Ce fait, à lui seul, permettrait de penser que nous avons affaire non à un égout, mais à une conduite destinée à amener de l'eau, depuis et jusqu'à un niveau sensiblement supérieur à

celui où nous rencontrons pour l'instant ce canal : la voûte est disposée de manière à pouvoir résister à de fortes pressions.

Nous pouvons assez aisément identifier cette conduite(1) :



COUPE RUE BAB CHELLA

(1) La plupart de nos compatriotes ont là-dessus des idées très nettes : elle est l'œuvre des Romains ou des Portugais — lesquels ne sont jamais venus à Rabat. Il est curieux, à ce propos, de constater avec quelle facilité les thèmes folkloriques se transmettent d'une civilisation à l'autre. Les indigènes, en effet, attribuent volontiers à ces peuples les grandes œuvres du temps passé qui les remplissent d'admiration ; et la légende s'est introduite tout naturellement chez nos compatriotes : c'est tout juste s'ils parlent avec quelque scepticisme des deux autres grands constructeurs de la tradition indigène, le Sultan Noir et Pharaon.

les textes historiques la mentionnent. D'après le *Rawḍ el-Qirtâs*, en l'année 545 hég. (1150) 'Abd el-Moû'min, construisit un aqueduc pour amener l'eau de la source nommée 'Aïn Ghaboûla à Rabat (1). Et précédemment, l'auteur de l'*Istibṣâr* avait écrit : « Le feu Khalife Aboû Ya'qoûb [Yoûsof, fils de 'Abd el-Moû'min et père de Ya'qoûb el-Mançoûr] donna l'ordre d'élever une grande ville touchant à la gasba qu'avait fait construire l'imâm Prince des Croyants ['Abd el-Moû'min], fort renfermant des palais, une mosquée principale, et vis-à-vis de celle-ci, des réservoirs où l'eau était amenée d'une distance de vingt milles (2) ». Or la rive gauche du Bou Regreg constituait déjà depuis longtemps un ribât dirigé contre les Barghawâta ; sur la pointe actuelle des Oudaïa, les Almoravides avaient édifié un petit fort (3). 'Abd el-Moû'min, les Barghawâta hors de cause, changea la destination du ribât, où il rassembla dès lors les troupes qui devaient passer en Espagne ; il développa les constructions des Almoravides, et commença ainsi à bâtir cette ville, une des grandes idées de la dynastie, que son petit-fils acheva de réaliser.

La conduite qui nous occupe est assurément celle par où parvenait aux réservoirs dont parle l'*Istibṣâr* l'eau de 'Aïn Ghaboûla, destinée à alimenter la mosquée de 'Abd el-Moû'min, le palais, et aussi les troupes qui campaient aux alentours. Nous pouvons d'ailleurs, dans une certaine mesure, suivre son histoire. Il est possible que lorsqu'Aboû

(1) Beaumier traduit (p. 273) «... l'émir des musulmans vint à Salé, et fit faire les travaux nécessaires pour y conduire les eaux de la source de Ghaboula par Rabat el-Fath. » Cette traduction ne signifie rien : on voit mal un aqueduc traversant le Bou Regreg : Salé est pris au sens large : le ribât de Salé.

(2) Trad. Fagnan, Constantine, 1900, p. 53. 'Aïn Ghaboûla est en réalité plus proche de Rabat : 14 kilomètres environ.

(3) Cf. Henri Basset et E. Lévi-Provençal, *Chella*, Paris, 1923, p. 8.

Yoûsof Ya'qoûb reprit sur une plus grande échelle le plan de son père et de son aïeul et construisit son Ribât el-Fath, il dériva cet aqueduc dans la direction du centre nouveau qu'il donnait à la ville et de la mosquée monumentale qu'il faisait élever : c'est ce que des fouilles nous apprendront peut-être un jour. Cela expliquerait les travaux que durent accomplir un siècle plus tard les Mérinides : en 1284, Aboû Yoûsof Ya'qoûb ben 'Abd el-Ḥaqq fit restaurer la conduite par un nommé Bel Ḥajj, et l'eau fut ainsi ramenée jusqu'à la qasba (1). En tous cas, il est tout à fait remarquable que l'aqueduc passant tout contre la grande mosquée actuelle, aucune dérivation ne semble s'en détacher vers cet édifice. Il faut en conclure que la conduite ne servait vraisemblablement pas au temps où la mosquée fut construite (2).

'Abd el-Moû'min, en allant chercher l'eau de 'Aïn Ghaboûla pour abreuver ses troupes, reprit-il ou renouvela-t-il des travaux plus anciens ? Cela est infiniment probable. Il est difficile de penser que la ville romaine qui s'élevait sur la rive gauche du Bou Regreg ait pu se contenter de la faible source de Chella. De tout temps, les populations établies en cet endroit ont dû prendre leur eau au groupe de sources 'Aïn Ghaboûla, 'Aïn Attig, Sidi Yahîâ, où nous nous alimentons encore aujourd'hui ; auprès de ces sources, on a retrouvé des vestiges,

(1) Cf. notamment *Qirtâs*, éd. Tornberg, p. 280/355, tr. Beaumier, p. 569 ; *Villes et Tribus du Maroc, Rabat et sa région*, t. I, p. 10-11.

(2) La partie supérieure de l'aqueduc, de 'Aïn Ghaboûla à l'enceinte almohade, d'ailleurs construite avec bien moins de soin, puisqu'elle n'avait guère qu'à suivre la pente du terrain, semble avoir servi de tout temps. Mais en raison même de cette construction moins soignée, elle nécessita un entretien et des réfections constantes ; de sorte qu'on ne peut guère la considérer comme un document archéologique. Elle est mentionnée dans *Rabat et sa région*, t. I, p. 10-11.

peut-être romains, en tout cas fort anciens (1). Mais là où nous avons étudié cet aqueduc, son tracé ne saurait être antérieur aux constructions de 'Abd el-Moû'min. Il constitue donc un spécimen fort intéressant d'un grand travail d'utilité publique entrepris au milieu du XII^e siècle de notre ère.

Henri BASSET.

(1) Cf. une communication faite par le D^r Renaud à l'Institut des Hautes-Etudes marocaines (1922).